

RÉJOUISSÉZ-
VOUS

et

TREMBLEZ

*Pourquoi la crainte du Seigneur est une
bénédition pour le peuple de Dieu*

Michael Reeves

N'aie pas peur !

Bouh ! C'est l'un des premiers mots que nous apprécions vraiment. Les enfants que nous étions aimaient surgir devant nos amis et crier « Bouh ! » Mais en même temps, nous avions peur du noir et des monstres sous notre lit. Nous étions à la fois fascinés *et* terrorisés par nos craintes. En grandissant, peu de choses ont changé : les adultes aiment les films d'horreur et les sensations fortes qui les confrontent à leurs pires craintes. Mais nous pensons aussi beaucoup trop à toutes les choses sombres et effroyables qui pourraient nous arriver : la manière dont nous pourrions perdre la vie, la santé ou des êtres chers, ou encore comment nous pourrions être rejetés. La peur est probablement l'émotion la plus forte que les humains peuvent ressentir. Mais c'est une émotion déroutante qui nous laisse perplexes.

Craindre ou ne pas craindre ?

Quand nous découvrons la Bible, nous nous trouvons devant une sorte de dilemme : la crainte est-elle une bonne ou une mauvaise chose ? Faut-il embrasser la crainte ou la fuir ? À de nombreuses reprises, les Écritures décrivent la crainte comme

une mauvaise chose de laquelle Christ est venu nous libérer. L'apôtre Jean écrit : « La crainte n'est pas dans l'amour, mais l'amour parfait bannit la crainte ; car la crainte suppose un châ-timent, et celui qui craint n'est pas parfait dans l'amour » (1 Jn 4.18). Zacharie, le père de Jean-Baptiste, a prophétisé que le salut en Jésus nous permettrait, « après que nous serions déli-vrés des mains de nos ennemis, de le servir *sans crainte*, en marchant devant lui dans la sainteté et dans la justice tous les jours de notre vie » (Lu 1.74,75).

L'auteur de l'épître aux Hébreux abonde dans le même sens, et il avance que Christ est venu tout spécialement pour délivrer « tous ceux qui, *par crainte* de la mort, étaient toute leur vie retenus dans la servitude » (Hé 2.15). En effet, le commandement le plus répété dans les Écritures est : « Ne crains pas ! »

Pourtant, à maintes reprises, les Écritures nous demandent de craindre. Et ce qui est peut-être le plus perturbant, c'est qu'elles nous invitent à craindre *Dieu*. Le verset qui nous vient le plus rapidement à l'esprit est Proverbes 9.10 :

Le commencement de la sagesse, c'est la crainte de l'Éternel ; et la science des saints, c'est l'intelligence (Pr 9.10).

Mais, même s'il est le plus connu, il est loin d'être le seul. Dès le début du livre des Proverbes, nous lisons :

La crainte de l'Éternel est le commencement de la science ; les insen-sés méprisent la sagesse et l'instruction (Pr 1.7).

David prie :

Enseigne-moi tes voies, ô Éternel ! Je marcherai dans ta fidélité. Dispose mon cœur à la crainte de ton nom (Ps 86.11).

Ésaïe nous dit que « La crainte de l'Éternel, c'est là le trésor de Sion » (És 33.6). La fidélité de Job est résumée ainsi dans cette description de lui : « c'est un homme intègre et droit, craignant Dieu, et se détournant du mal » (Job 1.8). Et ce n'est pas simplement une difficulté de l'Ancien Testament que le Nouveau Testament surmonte. Dans le magnificat, Marie déclare que « sa miséricorde s'étend d'âge en âge sur ceux qui le craignent » (Lu 1.50).

Jésus décrit le juge partial comme « un juge qui ne craignait point Dieu et qui n'avait d'égard pour personne » (Lu 18.2). Paul écrit : « Ayant donc de telles promesses, bien-aimés, purifions-nous de toute souillure de la chair et de l'esprit, en achevant notre sanctification dans la crainte de Dieu » (2 Co 7.1), et « Serviteurs, obéissez en toutes choses à vos maîtres selon la chair, non pas seulement sous leurs yeux, comme pour plaire aux hommes, mais avec simplicité de cœur, dans la crainte du Seigneur » (Col 3.22). D'une manière évidente, le Nouveau Testament confirme ce que dit l'Écclésiaste quand celui-ci conclut : « Écoutons la fin du discours : Crains Dieu et observe ses commandements. C'est là ce que doit faire tout homme » (Ec 12.15). En réalité, la crainte de Dieu est un thème si important dans les Écritures que le professeur John Murray a écrit simplement : « La crainte de l'Éternel est l'âme de la piété¹. » Le puritain du xvii^e siècle John Owen a similairement affirmé que selon les Écritures, « la crainte de l'Éternel signifie l'adoration complète de Dieu, qu'elle soit morale ou instituée, toute l'obéissance que nous lui devons² ». Et Martin Luther enseignait dans son Petit Catéchisme que l'accomplissement de la loi signifie que « nous sommes censés craindre et aimer Dieu et lui faire

1. John Murray, *Principles of Conduct: Aspects of Biblical Ethics*, Londres, Tyndale, 1957, p. 229.

2. John Owen, *Temptation and Sin*, dans *The Works of John Owen*, William H. Goold, éd., réimpr., Édimbourg, Banner of Truth, 1967, vol. 6, p. 382.

confiance par-dessus toute autre chose³ ». Alors qu'il instruisait ses lecteurs sur les dix commandements, Luther a écrit que pour bien comprendre chaque commandement, il faut reconnaître que « nous sommes censés craindre et aimer Dieu ».

Tout cela peut nous laisser un tant soit peu perplexes. D'un côté, la Bible nous enseigne que Christ nous délivre de nos craintes. D'un autre côté, elle nous enseigne que nous devons craindre, et craindre Dieu, rien de moins. Cela pourrait nous décourager et nous pourrions souhaiter que cette « crainte de l'Éternel » ne soit pas aussi prééminente dans les Écritures. Nous avons assez de craintes comme cela, sans en rajouter, non merci. Et craindre Dieu semble tellement négatif, qu'on a l'impression que cela ne colle pas avec le Dieu d'amour et de grâce que nous découvrons dans l'Évangile. Pour quelles raisons un Dieu digne d'être aimé *voudrait-il* être craint ?

C'est encore plus compliqué à cause du fait que parfois, la *crainte* et l'*amour* sont deux termes issus de deux langages différents, préférés par l'un ou l'autre camp chrétien, voire par l'une ou l'autre théologie : un camp parle toujours de l'amour et de la grâce sans jamais parler de la crainte de Dieu. Et l'autre camp semble en colère à cause de cela, alors il met l'accent sur la crainte de Dieu que nous devrions tous ressentir. La crainte de Dieu est comme une douche froide sur l'amour du chrétien envers Dieu. Nous avons l'impression que la crainte de Dieu est l'équivalent morose du « mange tes légumes ! » : les inconditionnels de la santé s'empiffrent de légumes, alors que tous les autres préfèrent une nourriture plus savoureuse.

Mon but aujourd'hui est d'éclaircir cette confusion décourageante. Je veux que vous puissiez vous réjouir parce que l'Évangile

3. Martin Luther, *The Small Catechism, 1529: The Annotated Luther Study Edition*, Minneapolis, Fortress, 2017, p. 217.

nous libère de la crainte et paradoxalement, il nous demande en même temps de craindre. Il nous libère de nos craintes, celles qui nous handicapent, et à la place, il nous donne une crainte la plus délicieuse, joyeuse et merveilleuse qui soit. Et je voudrais aussi clarifier cette expression souvent considérée comme rebutante, « la crainte du Seigneur », afin de montrer à travers la Bible que pour les chrétiens, cela *ne signifie pas* avoir peur de Dieu.

En effet, les Écritures nous réservent de grosses surprises quand elles décrivent la crainte de Dieu qui est le commencement de la sagesse. Ce n'est pas ce à quoi nous pourrions nous attendre. Prenons juste un exemple pour le moment. Dans Ésaïe 11.1-3, nous trouvons une magnifique description du Messie, rempli de l'Esprit :

Puis un rameau sortira du tronc d'Isaï, et un rejeton naîtra de ses racines. L'Esprit de l'Éternel reposera sur lui : Esprit de sagesse et d'intelligence, Esprit de conseil et de force, Esprit de connaissance et de crainte de l'Éternel. Il respirera la crainte de l'Éternel...

Ces deux dernières affirmations devraient nous pousser à nous poser des questions sur ce qu'est la crainte du Seigneur. Ici, nous voyons que la crainte du Seigneur n'est pas une chose dont le Messie cherche à se débarrasser. Même lui, dans sa sainteté, sa perfection, son absence de péché, il craint le Seigneur sans réticences. Ce n'est pas qu'il aime Dieu et qu'il trouve sa joie en Dieu, mais qu'il considère que (malheureusement) pour accomplir tout ce qui est juste et droit, il doit également craindre Dieu. Bien au contraire, l'Esprit qui repose sur lui est l'Esprit de crainte de l'Éternel et il *prend plaisir* dans la crainte de l'Éternel. Cela ne nous pousse-t-il pas à nous interroger sur ce qu'est cette crainte, au point que Christ prenne plaisir en elle ? Il ne peut donc pas s'agir de quelque chose de négatif ou d'une obligation morose.

Une culture de crainte

Avant de plonger dans la bonne nouvelle que la Bible a au sujet de nos craintes et de la crainte du Seigneur, il vaut la peine de remarquer à quel point notre culture est devenue anxieuse. Considérer où en est notre société aujourd'hui pourrait nous aider à comprendre pourquoi nous avons un problème avec la crainte, et pourquoi la crainte de l'Éternel est exactement le tonifiant dont nous avons besoin.

De nos jours, il me semble que le monde entier parle d'une culture de crainte. Sur les réseaux sociaux ou à la télévision, on s'inquiète au sujet du terrorisme mondial, des catastrophes climatiques, des pandémies et de l'agitation politique. Dans les campagnes électorales, nous entendons la rhétorique de la peur que les personnalités politiques manient afin d'influencer les votes. Dans notre monde numérique, la vitesse à laquelle l'actualité et les informations sont diffusées signifie que nous sommes constamment inondés de nouvelles raisons de nous inquiéter. Des craintes qui autrefois ne se seraient jamais répandues autour du monde, parcourent la planète en quelques secondes et sont partagées avec tous.

Nos routines quotidiennes et personnelles contiennent toujours plus de sources d'anxiété. Prenez par exemple notre alimentation. Si vous optez pour le menu le plus gras, vous allez tout droit vers la crise cardiaque. Pourtant, vous apprenez que les dernières études ont permis de découvrir que l'alternative faible en calories est finalement elle aussi cancérigène ou néfaste d'une autre manière. Et c'est ainsi que dès le petit déjeuner, une petite crainte nous assaille. Ou alors, pensez à la paranoïa qui règne dans l'univers de la parentalité aujourd'hui. La crainte justifiée, mais exagérée, du kidnappeur qui rôde sur les réseaux sociaux ou devant chaque école

a participé à l'augmentation du nombre de « parents hélicoptères » et d'enfants barricadés chez eux dans le but de les protéger. Il n'est donc pas surprenant que les universités doivent maintenant proposer des « espaces sûrs » pour offrir aux étudiants une protection ou une possibilité de s'isoler. Les enfants ont été tellement protégés en grandissant qu'on ne s'attend plus à ce qu'ils soient capables de faire face à des points de vue contraires ou aux critiques. Ce n'est qu'un des indicateurs qui démontrent qu'ils sont vus comme plus fragiles que les étudiants de la génération précédente.

Quoi qu'il en soit, c'est une mauvaise idée que de pointer du doigt la génération désignée péjorativement la « génération flocon de neige », puisque globalement, c'est toute notre culture qui est de plus en plus anxieuse et incertaine. Toute personne qui travaille en gestion est au courant de la prolifération stupéfiante des formalités administratives en matière de santé et de sécurité. Pourtant cela ne nous permet pas de nous sentir plus en sécurité.

Au contraire, nous vérifions trois fois que nous avons bien verrouillé la porte. La sécurité à laquelle nous aspirons nous échappe, et nous rend vulnérables, comme si nous étions des victimes à la merci de toutes les autres personnes voire de toutes les autres choses.

Et c'est là un paradoxe extraordinaire, car nous vivons bien plus en sécurité que jamais auparavant. Des ceintures de sécurité et des coussins gonflables dans nos voitures à l'élimination de la peinture au plomb et de l'amiante dans nos maisons, notre sécurité est préservée bien plus que nos ancêtres, dont la vie était plus courte, n'auraient pu l'imaginer. Nous disposons d'antibiotiques pour nous protéger des infections qui ont été fatales pour beaucoup d'humains au cours des siècles passés. Pourtant, au lieu de nous réjouir, nous avons peur de devenir immunisés et d'avancer inexorablement vers une apocalypse post-antibiotique. Même si nous

sommes plus riches et plus en sécurité, même si nous sommes plus protégés que presque toutes les autres sociétés à travers l’histoire, la sécurité est devenue le Graal de notre culture. Et comme *le Saint Graal*, c’est quelque chose que nous ne pourrons jamais atteindre. Protégés comme jamais auparavant, nous sommes aussi plus nerveux et paniqués que jamais.

Comment est-ce possible ? Alors que notre société vit dans la ouate, comment se fait-il que la culture de crainte soit si puissante aujourd’hui ? Le professeur Frank Furedi écrit : « Pourquoi les Américains ont-ils davantage de craintes qu’avant, alors qu’ils ont beaucoup moins de choses à craindre qu’à d’autres moments du passé ? C’est une question que se posent de nombreux érudits. Un argument utilisé pour expliquer ce «paradoxe d’une société sécurisée» est que la prospérité encourage les gens à prendre le moins de risques possible pour perdre le moins possible⁴. »

Il pourrait y avoir une raison à cela. Nous sommes certainement libres de vouloir davantage, nous avons la possibilité de posséder davantage, et nous pensons souvent avoir le droit de profiter davantage. Et plus nous voulons quelque chose, plus nous craignons de le perdre. Quand notre culture est hédoniste, que notre religion est thérapeutique, que notre objectif est notre bien-être personnel, la crainte sera toujours présente comme un mal de crâne incessant. Malgré tout, Furedi soutient cependant que le « paradoxe d’une société sécurisée » a en fait des racines plus profondes. Il affirme que *la confusion morale dans la société* a conduit à une incapacité de gérer la crainte, à une anxiété croissante, et donc, à une augmentation du nombre de barrières de protection érigées autour de nous.

4. Franck Furedi, *How Fear Works: Culture of Fear in the Twenty-First Century*, Londres, Bloomsbury, 2018, p. 22.

L'argument de Furedi est particulièrement intéressant parce qu'il est un ardent défenseur de l'humanisme, et qu'il n'est pas chrétien. En plus de faire preuve de perspicacité, il a certainement raison de penser que notre culture anxieuse a des racines plus profondes. Toutefois, je crois qu'il n'a pas encore suffisamment creusé. L'argument avancé par Furedi est que la confusion morale a rendu notre société anxieuse. Pourtant, la confusion morale est elle-même une conséquence d'un abandon *antérieur* : celui de la crainte de Dieu. C'est Dieu qui donne la logique et la matrice de la moralité : à partir du moment où il n'est plus craint, la confusion morale apparaît nécessairement. En d'autres termes, la confusion morale n'est pas la racine de notre anxiété : la confusion morale d'aujourd'hui et notre état général franchement anxieux sont *tous deux* des répercussions de l'abandon culturel de Dieu en tant que juste objet de la crainte des hommes⁵. Cette crainte de Dieu (comme j'espère le démontrer) était une crainte heureuse et saine qui modelait et contrôlait nos autres craintes, et en conséquence, maîtrisait notre anxiété.

Puisque la société a oublié que Dieu est l'objet adéquat d'une saine crainte, notre culture devient nécessairement de plus en plus névrosée, plus anxieuse vis-à-vis de l'inconnu, et, effectivement, plus anxieuse à propos de tout et de n'importe quoi. Sans les soins providentiels d'un Père bienveillant, nous nous retrouvons totalement chancelants lorsque nous avançons sur les sables mouvants

5. Je ne cherche pas à sous-entendre qu'autrefois la culture occidentale dite chrétienne comptait nécessairement davantage de croyants régénérés qui craignaient Dieu d'une manière appropriée. Je veux plutôt dire que la reconnaissance culturellement admise de Dieu, et même d'une certaine crainte de Dieu, fournissait un cadre pour le respect d'un ordre moral plus communément accepté. En outre, l'Église avait davantage d'influence dans la société, et une crainte de Dieu légitime et confiante assurait une compréhension vitale plus large du fait que nous vivons dans ce monde sous le regard juste et saint de Dieu.

de la moralité et de la réalité. Après avoir évincé Dieu de notre culture, les autres préoccupations, de notre santé individuelle à celle de notre planète, ont endossé le rôle de divinité suprême dans nos esprits. De bonnes choses sont devenues des idoles cruelles et impitoyables. Alors nous nous sentons désespérément fragiles. Puisqu'elle n'est plus ancrée dans rien, la société se remplit d'angoisses flottantes. (Alors que la crainte est une réponse à quelque chose de précis, l'anxiété est plus un état général, comme quelque chose dans l'atmosphère. L'anxiété peut donc se rattacher à n'importe quoi et se transformer sans peine, en une seconde : un moment, nous sommes préoccupés par le crime à arme blanche, et le suivant, nous sommes préoccupés par les changements climatiques.)

L'épouvantable héritage de l'athéisme

Suggérer que l'abandon de la crainte de Dieu est la cause profonde de l'anxiété qui ronge notre culture porte un coup puissant à l'athéisme. Car l'athéisme promettait exactement le contraire. L'athéisme faisait la promesse qu'en libérant les gens de leur croyance en Dieu, ils seraient libérés de leurs craintes. Voici comment Bertrand Russell défend sa position en 1927, dans sa célèbre publication intitulée *Why I Am Not a Christian* (Pourquoi je ne suis pas chrétien) :

La religion est fondée, je pense, premièrement et principalement sur la peur. Elle est en partie la terreur de l'inconnu, et en partie, comme je l'ai dit, le désir de sentir que vous avez une sorte de frère aîné qui se tiendra à vos côtés, quels que soient vos ennuis et vos conflits. La crainte est le fondement de toute la chose : la crainte du mystère, la crainte de la défaite, la crainte de la mort. La crainte est le parent de la cruauté, et en conséquence, il n'est pas étonnant que la cruauté et la religion avancent main dans la main. C'est parce que

la crainte est à la base de ces deux choses. Dans ce monde, nous pouvons maintenant commencer à quelque peu comprendre les choses et les maîtriser à l'aide de la science, qui s'est frayé un chemin pas à pas, contre la religion chrétienne, contre les Églises, et contre l'opposition de tous les anciens préceptes. La science peut nous aider à surmonter cette peur lâche dans laquelle l'humanité a vécu pendant tant de générations. La science peut nous enseigner, et je pense que nos propres cœurs peuvent nous enseigner aussi, à ne plus chercher autour de nous des soutiens imaginaires, à ne plus nous inventer des alliés dans le ciel, mais plutôt à compter sur nos propres efforts ici-bas pour faire de ce monde un endroit convenable où vivre, au lieu de cette sorte d'endroit que les Églises ont façonné au cours de tous ces siècles passés⁶.

Alors que, d'une façon tragique, Russell comprend mal ce que cela signifie pour le chrétien de craindre Dieu, on arrive difficilement à ne pas rire quand on considère à quel point sa prophétie s'est avérée inexacte. Car, environ un siècle après qu'il a écrit ces mots, il devrait être clair, même aux yeux de la taupe la plus malvoyante, que le rejet de la crainte de Dieu n'a pas rendu nos sociétés plus heureuses et moins soucieuses. C'est tout le contraire, comme le reconnaît le professeur résolument athée Frank Furedi, qui est peut-être devenu le spécialiste mondial de notre culture de crainte. Bien évidemment, Bertrand Russell n'était pas le seul à prétendre qu'une plus grande autosuffisance et moins de crainte de Dieu nous serait d'une grande aide. Toute l'hypothèse des Lumières voulait que le progrès de nos connaissances dissipe nos problèmes et nos craintes superstitieuses. Cette confiance en la raison humaine a été représentée de manière classique, en 1720, par le frontispice qui figure dans l'ouvrage merveilleusement

6. Bertrand Russel, *Why I Am Not a Christian*, Londres, George Allen & Unwin, 1957, p. 22.

ambitieux de Christian Wolff, intitulé *Pensées raisonnables sur Dieu, le monde et l'âme humaine, et toutes choses en général*. La gravure représente un joyeux soleil de connaissance éclairant un sombre et ancien monde de foi, repoussant les ombres et les ténèbres de la crainte et de la superstition. Une pensée réjouissante en effet pour les lecteurs du XVIII^e siècle, mais, encore une fois, c'est le contraire qui est arrivé. Aujourd'hui, alors que nous aimons tous (en quelque sorte) notre téléphone intelligent et notre GPS, nous reconnaissons que le progrès de la connaissance est comme une bénédiction mitigée. Car maintenant, il est bien évident que les nouvelles technologies ont des conséquences que nous ne pouvions pas prévoir. Par exemple, lorsque vous avez pour la première fois acheté un téléphone intelligent, vous n'aviez aucune idée de l'impact néfaste qu'il aurait sur votre comportement social et vos cycles de sommeil. Lorsque vous avez pour la première fois utilisé les réseaux sociaux, vous perceviez quelques avantages potentiels, mais vous ne pouviez pas imaginer de quelle manière cela alimenterait votre crainte de passer à côté de quelque chose. Plus de connaissance ne signifie pas nécessairement moins de crainte ; cela signifie souvent plus de crainte.

Toutefois, la plus grande ironie est peut-être que cette anxiété généralisée qui remplit notre société « éclairée » et athée n'est rien d'autre que la même superstition primitive que nous pensions éradiquer grâce à la connaissance. En 1866, Charles Kingsley a donné une conférence intitulée « Superstition⁷ » à la Royal Institution, une société scientifique à Londres. Lors de cette conférence, il a défini la superstition comme étant la crainte de l'inconnu qui n'est pas guidée par la raison. C'est exactement ce que nous

7. Charles Kingsley, « Superstition: A Lecture Delivered at the Royal Institution, April 24, 1866 », *Fraser's Magazine* 73, janvier-juin 1866, p. 705-716.

voyons autour de nous. Il n'est pas évident pour nous que nos craintes sont en fait superstitieuses, car selon Kingsley, nous nous efforçons toujours de rendre nos superstitions raisonnables en apparence. Afin de prouver son argument, Kingsley a donné l'exemple du manuel de sorcellerie datant du xv^e siècle, le *Malleus Maleficarum*. Cherchant à transformer la chasse aux sorcières en une science, ce texte alimentait un besoin irréprouvable et superstitieux enraciné dans la crainte de trouver des sorcières en prétendant fonder cette nécessité sur des arguments d'apparence scientifique. Selon le *Malleus Maleficarum*, il était impossible de douter de la réalité de la présence de sorcières parmi nous : c'était une préoccupation raisonnable et vérifiable scientifiquement. Mais Kingsley défend l'idée que c'était une superstition. Et malgré les progrès rapides de la connaissance, de telles superstitions jamais contestées et suscitant la crainte demeuraient présentes à son époque. De simples avancées en matière de connaissance et de technologie n'éliminent pas la peur.

Alors, que fait notre culture de toute cette anxiété ? Puisque son identité propre est principalement laïque, notre société ne se tournera pas vers Dieu. La seule solution est donc que nous prenions soin de ce problème nous-mêmes. C'est ainsi que la société occidentale après les Lumières a médicalisé la crainte. La crainte est devenue une maladie difficile à appréhender qu'il est nécessaire de soigner par la médication. (Je ne suis pas en train de dire que l'usage de médicaments pour juguler l'anxiété est une mauvaise chose, je dis juste qu'il s'agit d'un palliatif, parfois important, mais pas la solution ultime⁸.) Pourtant, cette tentative d'éradication de

8. Si vous souhaitez trouver un début de réflexion perspicace et utile à ce sujet, vous pouvez lire (article en anglais) : Michael R. Emler, « Prozac and the Promises of God: The Christian Use of Psychoactive Medication », DesiringGod (site Web), < <https://www.desiringgod.org/articles/prozac-and-the-promises-of-god> > (22 août 2019).

la crainte, comme nous voudrions éradiquer entièrement une maladie, a en réalité permis que le confort ou la quiétude (à savoir l'absence totale de crainte) deviennent un domaine de la santé, ou même un domaine de la moralité. Alors que l'inconfort ou l'agitation étaient auparavant considérés comme relativement normaux (et plutôt légitimes dans certaines situations), ils sont maintenant vus comme particulièrement malsains. Cela signifie, par exemple, qu'un étudiant universitaire peut dire : « Votre point de vue me rend inconfortable », et considérer que c'est un argument légitime pour mettre un terme à la discussion. Parce qu'il n'est pas acceptable de mettre quelqu'un mal à l'aise.

Cela signifie que dans une culture submergée par la peur et l'anxiété, la peur est considérée comme une chose *complètement* négative dans la société. Et les chrétiens ont été emportés par cette vague d'opinion, adhérant à la manière négative d'évaluer toute crainte. Il n'est donc pas étonnant que nous hésitions à parler de la crainte de Dieu, malgré son importance dans les Écritures et dans l'histoire de la pensée chrétienne. C'est parfaitement compréhensible, mais c'est tragique : perdre la crainte de Dieu, c'est ce qui a inauguré l'ère moderne de l'anxiété, mais la crainte de Dieu est le véritable antidote à notre agitation.

Mieux partager la Parole

Contrairement à la manière de présenter les choses aujourd'hui, les chrétiens des générations passées, qui avaient embrassé la crainte de Dieu, avaient réussi à parler de la crainte avec un mélange attrayant de douceur, d'optimisme et de rondeur. Nous pouvons prendre l'exemple de John Flavel, un puritain des dernières générations. Dans son ouvrage devenu un classique « *A Practical Treatise on Fear* » (Un traité pratique sur la crainte), il manifeste

une sensibilité touchante à l'égard de l'angoisse mentale que nos craintes peuvent causer :

Parmi toutes les créatures que Dieu a faites (hormis les démons), l'homme est la plus apte et la plus capable d'être son propre persécutateur ; et de tous les fléaux avec lesquels il fouette et afflige son esprit et son corps, aucun n'est aussi cruel et intolérable que ses propres craintes. Plus les temps sont durs, plus l'esprit a besoin de soutien et d'encouragement, pour l'affermir et le fortifier afin qu'il puisse affronter les épreuves, mais selon la pire perspective, la crainte inflige les blessures les plus profondes et les plus dangereuses à l'esprit de l'homme, sectionnant les nerfs mêmes de son endurance et de sa capacité de résistance⁹.

Pourtant, au lieu d'être noyé par cette perspective dans une spirale d'anxiété (comme l'est notre culture), Flavel est optimiste et utile. Car il apporte une réponse claire et joyeuse. Il démontre qu'à la racine de la plupart de nos craintes, se trouve notre incrédulité :

Si les hommes ne faisaient que creuser à la racine de leurs peurs, ils y trouveraient certainement l'incrédulité, comme le dit Matthieu 8.26 : « Pourquoi avez-vous peur, gens de peu de foi ! » Moins vous avez de foi, plus vous avez de craintes : la crainte est générée par l'incrédulité, l'incrédulité est renforcée par la crainte. [...] et c'est pour cela que toute l'habileté du monde ne pourra jamais nous guérir de cette maladie qu'est la crainte, jusqu'à ce que Dieu nous guérisse d'abord de notre incrédulité. Christ a donc suivi la bonne méthode pour débarrasser ses disciples de leur crainte, en leur reprochant leur incrédulité¹⁰.

9. John Flavel, « A Practical Treatise on Fear », dans *The Whole Works of John Flavel*, Londres, W. Baynes and Son, 1820, vol. 3, p. 239.

10. *Ibid.*, p. 264.

L'anxiété croît le mieux dans le sol de l'incrédulité. Elle flétrit au contact de la foi. Et la foi est fertilisée par la crainte de Dieu, comme Flavel l'explique dans le reste de son traité.

Peu importe le nom de la rose, son odeur reste la même

Flavel avait compris ce que nous avons du mal à comprendre aujourd'hui, c'est-à-dire que toutes les craintes ne sont pas les mêmes, et qu'elles ne sont pas toutes mauvaises, malsaines, ou désagréables. Il montre que nous devons distinguer les différentes craintes, discerner les mauvaises des bonnes¹¹. C'est ce que nous allons faire maintenant en regardant comment les Écritures décrivent en détail quelques types de craintes assez différentes les unes des autres. Certaines sont négatives, d'autres sont positives. Dès lors, nous pouvons nous réjouir du fait que la crainte de Dieu, que les Écritures nous commandent d'avoir, ne doit pas être rejetée parce qu'elle nous semble comparable aux craintes qui nous tourmentent. Puis nous pourrons réaliser comment cette crainte apporte du plaisir à Christ et à son peuple. C'est la crainte positive, merveilleuse, qui peut gérer nos anxiétés.

11. *Ibid.*, p. 245.

La crainte pécheresse

Nous connaissons tous la peur. Lorsque nous expérimentons la peur, notre corps réagit : nous ressentons une poussée d'adrénaline alors que notre rythme cardiaque et notre rythme respiratoire s'accroissent, nos muscles se contractent et notre cerveau devient hypervigilant. Il peut arriver que cela soit extrêmement amusant : pensez à l'excitation provoquée par les montagnes russes ou la finale de la Coupe du monde de football. Parfois, ce peut être aussi terrifiant qu'une attaque de panique s'emparant de vous au point où vous n'êtes plus en mesure de penser, et ne pouvez rien faire d'autre que trembler, transpirer et vous agiter.

Derrière toutes ces expériences corporelles se cachent des pensées ordinaires. Nous avons peur lorsque nous nous retrouvons devant quelque chose que nous ne pouvons pas contrôler. Nous avons peur quand nous risquons de perdre quelque chose auquel nous tenons ou d'expérimenter quelque chose de difficile. Nous sommes même dans la crainte à l'idée d'obtenir quelque chose de merveilleux, surtout lorsque cette chose semble trop belle pour être vraie. Le théologien hollandais Wilhelmus à Brakel a approfondi le

sujet et explique que « la crainte jaillit de l'amour¹ ». Cela signifie que nous craignons *parce que* nous aimons : nous nous aimons nous-mêmes et donc, nous craignons que de mauvaises choses nous arrivent ; nous aimons nos familles, nos amis, nos possessions et nous craignons de les perdre.

Mais ce n'est pas seulement que nous craignons *la perte* de ces choses que nous aimons ; nous craignons aussi *ce qui est agréable*. On pourrait s'attendre à ce que nous tournions le dos à la laideur et aux visions qui nous révoltent. En réalité, il s'avère que nous devons aussi détourner notre regard de grandes beautés, car ce qui est purement admirable peut nous submerger. L'époux peut avoir rêvé de plonger son regard dans les yeux de sa bien-aimée, et pourtant, il arrive qu'il se trouve parfois incapable de soutenir son regard par amour pour sa beauté. J. R. R. Tolkien a un jour appelé cela « la crainte de la beauté » et il a expliqué que c'était la raison pour laquelle il aimait le genre littéraire fantastique :

Je désirais les dragons avec une ardeur profonde. Bien évidemment, dans mon corps timide, je n'avais pas envie de les croiser dans le voisinage, je ne désirais pas qu'ils fassent irruption dans mon monde relativement sûr, dans lequel il était possible, par exemple, de lire des histoires, l'esprit tranquille, libre de la crainte. Mais le monde qui contenait même l'imaginaire de Fáfñir était encore plus riche et plus merveilleux, quel que soit le coût du péril².

D'instinct, nous ne reconnaissons pas que nous *craignons* en fait ce qui est riche, bon et beau. Pourtant, comme le monde

1. Wilhelmus à Brakel, « The Christian's Reasonable Service », Joel R. Beeke, éd., Bartel Elshout, trad., Grand Rapids, Michigan, Reformation Heritage, 1992, vol. 3, p. 291.

2. J. R. R. Tolkien, « On Fairy-Stories », dans *Tree and Leaf*, Londres, George Allen & Unwin, 1964, p. 40.

périlleux des dragons semblait dangereusement attrayant aux yeux de Tolkien, les bonnes choses peuvent elles aussi être délicieusement formidables. C'est pour cette raison que la crainte du succès est souvent plus forte que la crainte de l'échec. L'échec et la médiocrité peuvent être des amis confortables et peu exigeants, alors que la perspective du succès peut être intimidante. Notre fragilité est telle que devant la grandeur, la vitalité et la joie, nous avons l'impression que c'est trop pour nous.

La crainte a aussi tendance à créer une faille dans nos esprits : plus nous craignons quelque chose, plus nous sommes absorbés par cette chose, plus nous avons des difficultés à la laisser partir. Comme John Bunyan le formule :

Toute crainte, bonne ou mauvaise, a une propension naturelle à incliner le cœur vers la contemplation de l'objet de la crainte ; et même si un homme s'efforçait de détourner ses pensées de l'objet de sa crainte, qu'il s'agisse des hommes, de l'enfer, des démons, etc., et qu'il ferait tout ce qu'il pourrait la prochaine fois que sa crainte resurgira, son cœur retournerait à l'objet de ses peurs³.

Que nous soyons fascinés ou repoussés par l'objet de notre crainte, toutes nos craintes partagent des points communs : elles résultent de ce que nous aimons, elles provoquent des réactions corporelles, et elles deviennent une obsession dans notre esprit. Elles ont le même ADN.

Cependant, il est tout aussi important de reconnaître qu'il y a différentes *sortes* de craintes. Être confus à ce sujet peut provoquer des conséquences mortelles. Regardons par exemple une réaction chrétienne quant à la façon dont notre culture a banni la crainte

3. John Bunyan, « A Treatise on the Fear of God », dans *The Works of John Bunyan*, George Offer, éd., 3 vol., Glasgow, W. G. Blackie & Son, 1854, réimpr., Édimbourg, Banner of Truth, 1991, vol. 1, p. 463.

de Dieu, et à la façon dont l'Église a en grande partie capitulé en supprimant la crainte de Dieu de son vocabulaire. Certains croyants voient, dans nos milieux chrétiens, un manque évident de révérence et d'émerveillement envers Dieu, et ils semblent penser que la solution consiste à faire en sorte que les gens aient *peur* de Dieu. Comme si notre amour pour Dieu avait besoin d'être tempéré par une *peur* de lui.

Ce que les Écritures disent de la crainte de Dieu est tout de même bien différent. Lisons par exemple Exode 20, au moment où le peuple d'Israël se rassemble au mont Sinaï :

Tout le peuple entendait les coups de tonnerre et le son de la trompette ; il voyait les flammes de la montagne fumante. À ce spectacle, le peuple tremblait, et se tenait dans l'éloignement. Ils dirent à Moïse : Parle-nous toi-même, et nous écouterons ; mais que Dieu ne nous parle point, de peur que nous ne mourions. Moïse dit au peuple : *Ne vous effrayez pas* ; car c'est pour vous mettre à l'épreuve que Dieu est venu, et *c'est pour que vous ayez sa crainte devant les yeux*, afin que vous ne péchiez point (Ex 20.18-20).

Moïse met ici en opposition les deux notions : être dans la *crainte* de Dieu et avoir *peur* de Dieu. Ceux qui ont la crainte de Dieu n'auront pas peur de lui. Pourtant, il utilise deux termes qui ont la même racine (אִירָא, *yr'*) pour désigner la crainte (אִירָא, *yare'* / אִירָא, *yir'ah*). Évidemment, il y a différentes sortes de *crainte de Dieu*. Il existe une crainte de Dieu qui est bonne et souhaitable, et une crainte de Dieu qui ne l'est pas.

Prenons quelques instants pour examiner les différentes sortes de craintes que nous trouvons dans les Écritures. De cette manière, nous pourrions commencer à mieux comprendre quel est le type de crainte que les Écritures attendent de nous.

La crainte naturelle

Tout d'abord, puisque nous vivons dans un monde déchu, nous sommes entourés de danger. Le principal danger est la mort, « le roi des épouvantements » (Job 18.14). Mais nous craignons aussi les accidents, la douleur et les ennemis. Car la chute a fait de ce monde un lieu rempli de craintes.

Cela ne signifie pas pour autant que nos craintes de ces dangers sont elles-mêmes des péchés. Les Évangiles nous rapportent comment Jésus, devant sa mort imminente, « commença à éprouver de la frayeur et des angoisses », si réelles que dans son agonie, « sa sueur devint comme des grumeaux de sang, qui tombaient à terre » (Lu 22.44).

En plus de ces peurs naturelles que les croyants et les incroyants partagent, les théologiens chrétiens ont d'une manière générale décrit deux autres sortes de craintes. Plus précisément, ils ont décrit deux différentes sortes de *crainte de Dieu*. Parmi les puritains, John Flavel a fait une distinction entre la crainte « pécheresse » et la crainte « dévote ». George Swinnock a écrit au sujet d'une crainte « servile » et d'une crainte « filiale ». Quant à William Gurnall, il parle d'une crainte « asservie » et d'une crainte « sainte », et John Bunyan, de crainte « pieuse » et de crainte « impie ». Je parlerais quant à moi de crainte « pécheresse » et de crainte « juste »⁴.

4. John Flavel, « A Practical Treatise on Fear », dans *The Whole Works of John Flavel*, Londres, W. Baynes and Son, 1820, vol. 3, p. 245 ; George Swinnock, *The Works of George Swinnock*, Édimbourg, James Nichol, 1868, réimpr., Londres, Banner of Truth, 1992, vol. 3, p. 295 ; William Gurnall, *The Christian in Complete Armour*, rév. et abr., 3 vol., Édimbourg, Banner of Truth, 1986-1989, vol. 1, p. 119, 222, 263, 372-373 ; vol. 2, p. 579 ; John Bunyan, « A Treatise on the Fear of God ».

La crainte pécheresse

La première sorte de crainte de Dieu, la crainte « pécheresse », est celle que condamnent les Écritures. J'ai été tenté de l'appeler la « mauvaise crainte », mais d'une certaine façon, avoir peur de Dieu n'est pas nécessairement une mauvaise chose lorsqu'on n'est pas croyant. Le Dieu très saint *est* terrible pour ceux qui sont loin de lui. Alors, je l'ai appelée « crainte pécheresse » puisque c'est une crainte de Dieu qui découle du péché.

Cette crainte pécheresse de Dieu est celle dont Jacques parle lorsqu'il dit que les démons croient et tremblent (Ja 2.19). C'est la crainte dont Moïse voulait débarrasser Israël au mont Sinaï. C'est la crainte qu'éprouvait Adam quand il a péché pour la première fois et qu'il cherchait à se cacher pour que Dieu ne le trouve pas (Ge 3.10). Adam a été le premier homme à ressentir cette peur, et sa réaction à ce moment précis nous montre sa nature inhérente : la crainte pécheresse nous *éloigne* de Dieu. C'est la crainte de l'incroyant qui hait Dieu, celui qui reste rebelle dans son cœur et qui craint d'être exposé comme pécheur, alors il s'enfuit loin de Dieu.

C'est la crainte de Dieu qui est à l'opposé de l'amour pour Dieu. C'est la crainte qui s'enracine plutôt au cœur du péché. Cette peur redoute Dieu, s'oppose à lui et se retire loin de sa présence ; elle donne naissance au doute qui rationalise l'incrédulité. C'est le moteur de l'athéisme et de l'idolâtrie, inspirant aux gens l'invention de « réalités » alternatives au Dieu vivant. Regardons l'exemple de Christopher Hitchens, qui était un des quatre fers de lance du « nouvel athéisme » au début du XXI^e siècle. Hitchens préférait se décrire lui-même en tant qu'« anti-théiste » plutôt que simple athée parce qu'il ne niait pas seulement l'existence de Dieu : il s'opposait à la possibilité même que Dieu puisse exister. Or, cet antithéisme était motivé par la peur de Dieu, et il était clair sur ce

point. Alors qu'il était interviewé sur Fox News, on lui a posé une question sur ce qu'il pensait de l'existence éventuelle de Dieu. Il a répondu :

Je pense que cela serait plutôt horrible si c'était vrai. S'il y avait une supervision ou une surveillance permanente, totale, continue et divine de tout ce qu'on fait, on n'aurait aucun moment, qu'on soit éveillé ou endormi, pendant lequel on ne serait pas surveillés, contrôlés et supervisés par une entité céleste, du moment de la conception jusqu'à la mort. Ce serait comme vivre en Corée du Nord⁵.

Malheureusement, Hitchens comprenait mal Dieu et pour cette raison, il en avait peur.

On pourrait en dire autant du jeune Martin Luther. Luther a un jour expliqué ceci à propos du catholicisme romain médiéval dans lequel il avait grandi :

Christ était dépeint comme un tyran sinistre, un juge furieux et sévère qui exigeait beaucoup de nous et nous imposait de bonnes œuvres en guise de paiement pour nos péchés. [...] Cela nous rend réticents à aller vers lui. Si ma conscience est saisie par la peur, je me sens assez repoussé. [...] Mon cœur et ma mauvaise conscience fuient naturellement celui que je crains. La peur et la terreur me repoussent loin de lui comme si j'étais piqué par un aiguillon, pour que je ne reste pas en sa présence⁶.

Luther, lorsqu'il était moine, a été saisi d'une violente terreur en pensant à ce tyran sinistre qu'il imaginait dans les cieux. Il avait peur de Dieu, il était rempli d'une peur qui était tout le

5. Interview à l'émission Hannity & Colmes sur Fox News, le 13 mai 2007.

6. Martin Luther, *Luther's Works*, dans *Sermons on the Gospel of St. John*, vol. 23, chap. 6-8, Jaroslav Jan Pelikan, Hilton C. Oswald et Helmut T. Lehmann, éd., St. Louis, Missouri, Concordia, 1999, p. 57.

contraire de l'amour. Luther l'a formulé ainsi : « Je n'aimais pas, oui, je haïssais le Dieu juste qui punit les pécheurs, et en secret, si ce n'est d'une manière blasphématoire, certainement en murmurant beaucoup, j'étais en colère contre Dieu⁷. » C'est seulement lorsqu'il s'est senti naître de nouveau dans la connaissance de Christ, son tendre Sauveur, que Luther a pu dire : « Il ne sera plus une terreur pour moi, mais un réconfort⁸. »

Méconnaître Dieu

Les expériences vécues par Christopher Hitchens et Martin Luther révèlent que cette crainte pécheresse, qui s'enfuit loin de Dieu, découle en grande partie d'une mauvaise compréhension de qui il est. Le serviteur infidèle dont Jésus parle dans la parabole des dix mines illustre précisément ce problème lorsqu'il se plaint à son maître : « j'avais peur de toi, parce que tu es un homme sévère » (Lu 19.21, voir aussi Mt 25.24,25). Il ne percevait rien de la bonté de son maître : à travers ses yeux de myope, il ne voit qu'un grand homme sévère et parcimonieux, et en conséquence, il a tout simplement peur. Il est exactement comme Adam qui, même s'il était convaincu de la bonté de Dieu, a fini par être tenté de croire que Dieu était mesquin, strict et peu charitable.

Voici ce que le puritain Thomas Manton a dit pour expliquer que c'est cette même myopie que Satan aime appliquer à notre façon de comprendre Dieu :

Satan travaille dur pour représenter Dieu à moitié, seulement comme un feu dévorant, comme revêtu de justice et de vengeance. Oh, non ! Il est vrai qu'il ne laissera pas sa compassion être insultée par des pécheurs dédaigneux et il n'enlèvera pas leur culpabilité, même s'il

7. *Luther's Works*, dans *Career of the Reformer IV*, vol. 34, p. 336-337.

8. *Ibid.*, vol. 23, p. 336.

attendra longtemps avant de les détruire, mais l'essentiel de son nom est « sa grâce et sa bonté ». Acceptez-le comme Dieu le proclame, et considérez si vous avez une quelconque raison de ruminer contre Dieu⁹.

Tout comme c'était le cas dans l'Éden, l'œuvre première de Satan est de déformer notre vision de qui est Dieu. Il nous le présente comme une menace purement négative, comme l'incarnation de l'anti-Évangile. Car, dès lors que nous percevons Dieu comme une menace pure, nous fuyons loin de lui, remplis de peur, en espérant que l'ogre céleste n'existe pas. Stephen Charnock explique :

Quand nous appréhendons une chose qui nous est douloureuse, nous souhaitons tellement de mal à cette chose, afin qu'elle devienne incapable de nous faire le mal que nous craignons. De la même manière, puisque nous souhaitons que ce que nous aimons ou espérons soit préservé, nous sommes naturellement disposés à souhaiter l'inexistence de ce que nous craignons, de ce qui pourrait nous blesser ou nous troubler... [*L'homme effrayé*] souhaite que Dieu soit privé de son existence¹⁰.

Pourtant, alors que cette crainte alimentée par la tromperie éloigne les gens de leur Créateur, cela ne les éloigne pas de la religion. Elle n'a même pas besoin de les conduire loin d'une moralité, d'une vie religieuse ou d'une obéissance à la loi qui sont impressionnantes en apparence. Après avoir dépeint Dieu comme étant sévère et terrible, cette crainte donne aux gens la mentalité d'un esclave qui obéit à contrecœur à son maître, non par amour, mais par pure crainte du fouet. À cause d'une crainte

9. Thomas Manton, *Works of Thomas Manton*, Londres, James Nisbet, 1872, vol. 9, p. 645.

10. Stephen Charnock, *The Works of Stephen Charnock*, 10 vol., Édimbourg, James Nichol, 1864, réimpr., Édimbourg, Banner of Truth, 1985, vol. 1, p. 190-191.

servile, les gens accomplissent toutes sortes de tâches afin d'apaiser un Dieu qu'ils méprisent secrètement. Aux yeux de tout le monde, ils peuvent passer pour des personnes pieuses, des chrétiens exemplaires, bien que manquant de joie. Il en était de même pour le jeune Luther qui murmurait et rageait en lui-même tout en jouant le rôle d'un moine dévoué et obéissant. Ces malheureux esclaves sont même capables de donner des leçons sur l'importance oubliée de la crainte de Dieu, mais la seule crainte qu'ils connaissent, c'est la mauvaise. John Colquhoun les décrit de cette manière :

Quand un homme est poussé à agir par obéissance, parce qu'il redoute la colère de Dieu révélée dans la loi, au lieu d'obéir à cause de sa croyance en son amour révélé dans l'Évangile, quand il craint Dieu à cause de sa puissance et de sa justice, mais pas à cause de sa bonté, quand il imagine Dieu davantage comme un juge vengeur qu'un ami ou un père rempli de compassion, et quand il considère que Dieu est plus terrible dans sa majesté qu'infini dans sa grâce et sa miséricorde, il démontre qu'il vit sous la domination, ou du moins sous l'influence, d'un esprit légaliste¹¹.

Colquhoun appelle cela un « esprit légaliste », et il aurait tout aussi bien pu l'appeler « une crainte pécheresse ». Pourquoi les gens se torturent-ils avec autant de religiosité servile ? John Bunyan répond ainsi à cette question : « Quoi d'autre en serait la cause sinon cette crainte impie¹² ? »

Quand les gens ont tout simplement peur de Dieu à cause de leur méconnaissance, ils ne peuvent plus jamais se confier en lui, mais il leur faut se tourner vers autre chose pour se sentir en

11. John Colquhoun, *Treatise on the Law and Gospel*, D. Kistler, éd., 1859, réimpr., Morgan, Penn., Soli Deo Gloria, 1999, p. 143.

12. Bunyan, « A Treatise on the Fear of God », p. 448.

sécurité. En réalité, c'est lorsque leur crainte de Dieu est confuse que les gens se tournent vers d'autres dieux.

Mais les nations firent chacune leurs dieux dans les villes qu'elles habitaient, et les placèrent dans les maisons des hauts lieux bâties par les Samaritains. Les gens de Babylone firent Succoth-Benoth, les gens de Cuth firent Nergal, les gens de Hamath firent Aschima, ceux d'Avva firent Nibchaz et Tharthak ; ceux de Sepharvaïm brûlaient leurs enfants par le feu en l'honneur d'Adrammélec et d'Anammélec, dieux de Sepharvaïm. Ils craignaient aussi l'Éternel, et ils se créèrent des prêtres des hauts lieux pris parmi tout le peuple : ces prêtres offraient pour eux des sacrifices dans les maisons des hauts lieux (2 R 17.29-32).

Ils « craignaient aussi l'Éternel », et pourtant, ils servaient leurs propres dieux. Ou alors, il se peut qu'ils ne se tournent pas vers d'autres dieux, mais vers des prêtres, des docteurs ou des horoscopes. C'est pour cela que Calvin a écrit :

[...] dans la mesure où les incroyants transfèrent le gouvernement du monde de Dieu aux étoiles, ils imaginent que leur bonheur ou leur malheur dépend d'elles et non de la volonté de Dieu. Et au lieu de craindre Dieu, ils craignent les étoiles, les planètes et les comètes¹³.

Leur crainte malavisée de Dieu les amène ainsi à avoir peur d'autres choses, des choses qui ne peuvent ni les rendre libres ni les vivifier, mais seulement faire d'eux des esclaves et les anéantir.

Prenons également l'exemple de l'Union soviétique à l'époque de Staline, là où le communisme athée et sa peur de Dieu n'ont pas marqué le commencement d'une idylle humaniste alors qu'il

13. Jean Calvin, *Institution de la religion chrétienne*, Aix-en-Provence/Charols, France, Kerygma/Excelsis, 2015, p. 151.

fuyait loin de Dieu et se débarrassait des fers du christianisme. Sans aucune justification centrée sur Dieu pour une beauté supérieure et une dignité humaine, une sombre dystopie s'est développée en Russie, où la vie avait peu de valeur et était mise en boîte dans un monde morose de ciment gris uniforme. Et une autre peur avait été engendrée : la terreur de l'État. Il est franchement difficile pour nous aujourd'hui d'imaginer à quel point les populations étaient vertes de peur devant la menace constante des arrestations arbitraires, des « liquidations » en règle ou du goulag, mais nous pouvons l'entendre dans la musique de la dixième symphonie de Dmitri Shostakovich. Petit à petit, la lenteur laisse place à la brutalité totale, capturant de manière poignante la panique et les sueurs froides d'un État sans Dieu.

En d'autres termes, cette crainte pécheresse de Dieu est une plaie purulente de laquelle suintent d'autres craintes toxiques.

Les gens qui ressentent cette crainte de Dieu ne pourront pas ensuite placer leur confiance en Christ pour leur salut. Ils chercheront partout ailleurs. Ils placeront leur confiance en leurs lois, leurs propres efforts, toute autre chose, ou toute autre personne, mais jamais en Christ. C'est pour cette raison que le prophète Samuel s'efforçait de rectifier les *craintes* du peuple. Voyons comment son discours d'adieu au peuple d'Israël parle de la nature de leurs craintes. Samuel demandait à son peuple de craindre l'Éternel, mais pas n'importe comment (1 S 12.14). Après avoir été témoin de la puissance de Dieu à l'œuvre, « tout le peuple eut une grande crainte de l'Éternel » (1 S 12.18). Néanmoins, il s'agissait de la même sorte de crainte tremblante qu'ils avaient ressentie au mont Sinaï : « Prie l'Éternel, ton Dieu, pour tes serviteurs, afin que nous ne mourions pas ; car nous avons ajouté à tous nos péchés le tort de demander pour nous un roi » (1 S 12.19). Samuel leur a répondu :

N'ayez point de crainte ! Vous avez fait tout ce mal ; mais ne vous détournez pas de l'Éternel, et servez l'Éternel de tout votre cœur. Ne vous en détournez pas ; sinon, vous iriez après des choses de néant, qui n'apportent ni profit ni délivrance, parce que ce sont des choses de néant. L'Éternel n'abandonnera point son peuple, à cause de son grand nom, car l'Éternel a résolu de faire de vous son peuple. Loin de moi aussi de pécher contre l'Éternel, de cesser de prier pour vous ! Je vous enseignerai le bon et le droit chemin. Craignez seulement l'Éternel, et servez-le fidèlement de tout votre cœur ; car voyez quelle puissance il déploie parmi vous (1 S 12.20-24)¹⁴.

Redouter la sainteté

Un autre aspect de cette crainte pécheresse est la crainte de se débarrasser du péché, ou ce que nous pourrions appeler la peur de la sainteté. C. S. Lewis se penche sur cette notion dans son livre intitulé *Le Grand Divorce*. De bien des manières, cette histoire concerne la peur de la sainteté. Lewis décrit son rêve qui commence dans la ville grise (l'enfer). Alors que tout le monde là-bas a peur de l'obscurité, peu osent monter à bord de l'autobus pour le paradis, parce qu'ils ont davantage peur de la lumière. Car, si l'obscurité est effrayante dans la façon dont elle dissimule des horreurs sans nom, la lumière l'est encore plus parce qu'elle les expose.

Quand l'autobus arrive dans la beauté lumineuse de la prairie céleste, l'une des âmes fantomatiques de l'enfer hurle : « Je n'aime pas ça, je n'aime pas ça ! Ça m'énerve¹⁵ ! » Alors, les personnes « solides », les résidents du paradis, arrivent. Lewis écrit que « deux

14. Comme Moïse dans Exode 20, Samuel utilise un terme dont la racine est aussi סָרַח pour mentionner le fait que les Israélites ont peur dans 1 Samuel 12.20 et qu'ils ont une saine crainte de l'Éternel dans 1 Samuel 12.24.

15. C. S. Lewis, *The Great Divorce* [*Le Grand Divorce... entre le ciel et la terre*], trad. libre, Londres, Geoffrey Bles, 1946, réimpr., Londres, Fount, 1997, p. 17.

des fantômes hurlèrent et se mirent à courir vers l'autobus¹⁶ ». D'une certaine façon, les personnes solides et tout l'endroit *ont pour but* d'effrayer les fantômes pour qu'ils cessent de ne penser qu'à eux-mêmes. Mais cela ne signifie pas que les personnes solides cherchent à leur faire du mal. Loin de là : ils ne font qu'essayer de les aider. Pourtant, leur splendeur même est terrifiante pour les spectres réticents de l'enfer.

— Partez ! a crié le fantôme d'une voix perçante. Allez-vous-en ! Vous ne voyez pas que je veux être seul ?

— Mais vous avez besoin d'aide, lui répondit celui qui est solide.

— S'il vous reste ne serait-ce que la moindre trace de sentiment convenable, ne vous approchez pas. Je ne veux pas qu'on m'aide. Je veux rester seul, dit le fantôme¹⁷.

Le fantôme du narrateur voit un autre fantôme qui est « apparemment hanté par la terreur de la découverte. À chaque souffle de vent, il s'arrête et se recroqueville : à un moment, au cri d'un oiseau, il retourna péniblement se réfugier au dernier endroit où il s'était senti protégé¹⁸ ». Le narrateur craint qu'il ne parviendra simplement pas à trouver sa place dans cet endroit pur et merveilleux. « La Terreur murmurait : "Ce n'est pas un lieu pour toi¹⁹." » En ce qui concerne les fantômes, ils ont peur quand ils comprennent que pour demeurer au paradis, ils doivent abandonner leur « dignité », leur autosuffisance, leur misère, leur colère et leur mauvaise humeur. Ils ne peuvent pas s'imaginer sans toutes ces choses qui les déforment et qui les empêchent d'être heureux, et

16. *Ibid.*, p. 18.

17. *Ibid.*, p. 46-47.

18. *Ibid.*, p. 37.

19. *Ibid.*, p. 46.

ils frémissent à l'idée d'en être libérés et purifiés. Leur crainte pécheresse est une lutte contre la joie. C'est une peur de la lumière et un refus d'abandonner les ténèbres.

La scène la plus poignante est peut-être celle dans laquelle nous voyons un fantôme avec un lézard sur son épaule qui lui murmure des paroles cruelles et qui représente la luxure. Un ange propose de tuer le lézard afin de libérer le fantôme. Ce à quoi le fantôme répond en criant : « Arrière ! Tu me brûles. Comment pourrais-je te demander de le tuer ? Tu *me* tuerais en même temps. Oh, je sais, tu penses que je suis un lâche. Mais ce n'est pas ça. Vraiment pas. Laisse-moi repartir rapidement dans l'autobus ce soir et demander l'avis de mon propre docteur. Je reviendrai à la première occasion²⁰. » Quand le fantôme finit par autoriser « Celui qui brûle » à « tuer sa luxure », le lézard est jeté à terre, gisant sur le sol tourbeux. Puis, le fantôme et le lézard se relèvent : l'un est un homme auquel il ne manque plus rien et l'autre, un glorieux étalon d'un blanc argenté que l'homme chevauche en s'avancant vers la liberté et l'immensité glorieuses de la vie. L'enseignant du narrateur, à savoir George MacDonald, lui-même entré dans la gloire éternelle, conclut que nos craintes pécheresses sont en fait une crainte erronée de mettre le péché à mort, une crainte qui ne parvient pas à comprendre en quoi consiste la gloire de la vie nouvelle lorsque l'on suit le Christ. Voici ce que C. S. Lewis écrit :

Rien, ni le meilleur ni le plus noble, ne peut perdurer comme il l'est aujourd'hui. Rien, ni ce qu'il y a de plus humble ou de plus bestial, ne pourra être relevé s'il se soumet à la mort. Il a été semé en tant que corps naturel, il sera relevé en tant que corps spirituel. La chair et le sang ne peuvent venir aux Montagnes. Pas parce qu'ils sont nauséabonds, mais parce qu'ils sont trop faibles. Qu'est-ce qu'un

20. *Ibid.*, p. 83-84.

lézard en comparaison avec un étalon ? La luxure est une chose pauvre, faible, gémissante et murmurante en comparaison avec la richesse et la force du désir qui surviendront lorsque la luxure aura été tuée²¹.

Pourtant, tout comme c'est le cas pour le monde merveilleux des dragons de Tolkien, c'est cette richesse et cette force d'une vie pure au paradis que les fantômes trouvent si accablante et si effrayante. D'ailleurs, ils feront presque tout pour l'éviter. Certains des fantômes essaient même de terrifier le ciel en affichant leur propre déchéance et en agissant comme des spectres effrayants. Comme l'a dit Tacite, « ils terrifient de peur d'avoir peur²² ». Les pécheurs préfèrent leurs ténèbres et leurs chaînes à la lumière et la liberté du paradis, et c'est pour cela qu'ils redoutent sa sainteté. Pour reprendre les mots du vrai George MacDonald (l'auteur auquel Lewis faisait expressément référence lorsqu'il écrivait) :

Dieu doit certainement être terrible pour ceux qui sont loin de lui, car ils craignent ce qu'il fera, oui, il fait avec eux ce qu'ils ne font pas, ce qu'ils ne peuvent désirer et qu'ils peuvent difficilement endurer. Tels sont beaucoup d'hommes, comme tous le deviendraient sans Dieu, ils préfèrent un diable, à cause de son égoïsme suprême, à un Dieu qui meurt pour ses créatures et qui insiste pour se donner lui-même à eux, qui insiste pour les rendre aussi altruistes et bénis que lui-même. C'est cette puissance et cette valeur de la vie qu'ils doivent avoir, ou mourir, et la vague conscience de tout cela leur fait peur. Ils aiment leur pauvre existence telle qu'elle est, Dieu l'aime telle qu'elle doit être, et ils ont peur de lui²³.

21. *Ibid.*, p. 87.

22. Cité dans *Ibid.*, p. 63.

23. George MacDonald, *Unspoken Sermons, Second Series*, Londres, Longmans, Green & Co., 1885, p. 73-74.

Il n'est donc pas étonnant que notre culture construise des murs toujours plus hauts pour se défendre de la beauté troublante de Dieu, ou même de la simple idée de la beauté. Les conceptions traditionnelles de la beauté sont de plus en plus rejetées, car elles sont considérées comme discriminatoires et non égalitaires, alors que l'on déclare que toutes les choses sont toutes *aussi belles les unes que les autres*. L'existence d'une beauté absolue est niée, donc les arts et les médias craignent et savourent simultanément ce qui est pervers, tortueux et laid.

La crainte pécheresse chez les chrétiens

Malheureusement, les chrétiens ne sont pas immunisés contre cette crainte pécheresse. Des enseignements de piètre qualité, des temps difficiles et les accusations portées par Satan peuvent entretenir cette peur de Dieu dans nos cœurs. Comment nous débarrasser de ces mauvaises herbes ? En réalité, dans le reste de ce livre, nous allons essayer de découvrir quel remède est le plus puissant. Toutefois, pour l'instant, voici quelques paroles précieuses de John Bunyan. En 1679, un an après la publication de son *Voyage du Pèlerin*, Bunyan écrit un remarquable « Traité sur la crainte de Dieu ». C'est peut-être son ouvrage théologique le plus ingénieux et la preuve qu'il était certainement le penseur le plus intellectuellement doué et le plus pastoralement sage que le monde ait connu ! Bunyan écrit ceci à ses lecteurs pour chercher à étouffer toute peur impie qui pousse les gens à fuir loin de Dieu :

Question n° 1 : Ces craintes ne vous poussent-elles pas à vous demander s'il y a déjà eu une œuvre de grâce forgée dans votre âme ?

Réponse : Oui, vraiment, elles le font.

Question n° 2 : Ces craintes ne vous poussent-elles pas à vous demander si oui ou non vos premières craintes ont été forgées par le Saint-Esprit de Dieu ?

Réponse : Oui, vraiment, elles le font.

Question n° 3 : Ces craintes ne vous poussent-elles pas à vous demander si vous avez effectivement déjà ressenti un véritable réconfort venant de la Parole et de l'Esprit de Dieu ?

Réponse : Oui, vraiment, elles le font.

Question n° 4 : Trouvez-vous, mêlées à ces craintes, des affirmations évidentes dans vos pensées disant que ces premiers réconforts n'étaient que le fruit de l'imagination, du diable ou d'une désillusion ?

Réponse : Oui, vraiment, je le pense.

Question n° 5 : Ces craintes n'affaiblissent-elles pas votre cœur dans la prière ?

Réponse : Oui, elles le font.

Question n° 6 : Ces craintes ne vous empêchent-elles pas de vous attacher à la promesse du salut en Jésus-Christ ?

Réponse : Oui, car je pense que si j'ai été trompé auparavant, si j'ai été réconforté par un esprit de tromperie, pourquoi cela ne se reproduirait-il pas ? Alors, j'ai peur de saisir cette promesse.

Question n° 7 : Ces craintes n'ont-elles pas tendance à endurcir votre cœur et à vous remplir de désespoir ?

Réponse : Oui, vraiment, elles le font.

Question n° 8 : Ces craintes ne vous empêchent-elles pas de profiter de l'écoute ou de la lecture de la Parole ?

Réponse : Oui, vraiment, car peu importe ce que j'entends ou je lis, je pense que rien de ce qui est bon ne m'appartient.

Question n° 9 : Ces craintes n'ont-elles pas tendance à faire jaillir dans votre cœur des blasphèmes à l'encontre de Dieu ?

Réponse : Oui, au point de quasiment m'en détourner.

Question n° 10 : Ces craintes ne vous laissent-elles pas penser parfois qu'il est vain de continuer à vous attendre au Seigneur ?

Réponse : Oui, vraiment, je suis souvent presque arrivé à cette conclusion que je ne lirai plus, je ne prierai plus, je n'écouterai plus, et je ne me tiendrai plus en compagnie du peuple de Dieu.

Eh bien, pauvre chrétien, je suis heureux que vous m'ayez répondu si honnêtement, mais s'il vous plaît, réfléchissez à vos réponses. À votre avis, quelle part de Dieu réside dans ces choses ? Quelle part de son Esprit et de la grâce de sa Parole ? Tout simplement, rien du tout, car il n'est pas possible que ces choses soient un résultat véritable et naturel des œuvres de l'Esprit de Dieu : non, pas sous la forme d'un esprit de servitude. Ce ne sont pas là ses manières d'agir. Ne voyez-vous pas la patte même du diable dans tout cela²⁴ ?

Bunyan affirme que c'est l'œuvre du diable de promouvoir la crainte de Dieu, celle qui fait peur aux gens, de sorte qu'ils cherchent à s'enfuir loin de Dieu. L'Esprit agit d'une manière totalement différente : il cherche à produire en nous une merveilleuse crainte qui nous gagne et nous conduit à Dieu. C'est vers cette crainte joyeuse, commandée par les Écritures et insufflée par l'Esprit que nous nous tournons maintenant.

24. Bunyan, « A Treatise on the Fear of God », p. 452.